

On appelle ces messieurs des conservateurs. Vous allez voir ce qu'ils ont conservé.

Le jour se levant trouva les ouvriers sur pied, ils étaient inquiets; on sentait dans l'air comme un souffle de trahison. Aussi, beaucoup s'assemblèrent sur la place de l'Hôtel-de-Ville; on dit dans les groupes que la municipalité a rendu la place.

— Et les troupes ?
Elles reviennent. Effectivement, on voit passer les blessés; des mobiles du Havre, passablement diminués; des artilleurs avec leurs pièces fumantes; puis des restes des 41e et 92e de ligne, les francs-tireurs Mocquart, les héros du combat; enfin, les chasseurs du fer, sur leurs petits chevaux nerveux.

— Et le général Briand ?
— Il est au désespoir, me dit un soldat. Tout le monde le plaint.

— Alors, on s'en va donc ? — On fait ! — Par le pont de pierre, la retraite commence. Il est neuf heures du matin.

La garde nationale va mettre les fusils et les uniformes en lieu sûr, et de façon à les retrouver plus tard, ailleurs qu'à Rouen.

Les ouvriers s'assemblent; l'un deux décroche le drapeau qui flottait sur les bureaux du Journal de Rouen et sept ou huit cents personnes le suivent sur la place; le peuple croit que le conseil municipal est en permanence à la mairie.

Bientôt cette foule est armée; des cartouches sont entre ses mains; elle s'exaspère; elle tire en l'air d'abord — puis sur les fenêtres de l'Hôtel-de-Ville.

Un coupé attelé d'un cheval blanc arrive: le cocher était-il fou, pour s'exposer au danger d'affronter la foule furieuse et qui ne voulait qu'une proie ? Je ne sais, M. Napoléon Gallet, chevalier de la Légion d'honneur, descend bientôt du coupé. En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, il fut entouré, housculé, submergé: « A mort ! à mort ! » Il se débat et se nomme; on le reconnaît, d'ailleurs. — C'est le protecteur des ouvriers, dit une voix forte, laissons-le partir. Quelques cris dans le même sens se font entendre. — C'est égal, disent plusieurs féroces, il est riche, il est du conseil, tuons-le !

Cet avis humain l'emporta; on enferme M. N. Gallet dans sa voiture, et fouette, imprudent cocher !

La colère populaire se tourne du côté du monument municipal; les balles pleuvent sur le balcon et les fenêtres de l'Hôtel-de-Ville. Gare à celui qui voudrait désarmer cette foule, cette conscience armée du peuple qui se sent trahi !

Je vois un membre du conseil, M. Vauquier de Traversain, qui engage les gardes nationaux à ne pas abandonner leurs armes, et de s'en servir pour mettre à la raison cette canaille-là !

Heureusement, l'illustre et difforme avocat disait cette atrocité loin de la canaille en question.

Vers dix heures, M. Deschamps et son fils sont arrêtés par la foule; j'ignore ce qu'ils sont devenus.

Les coups de feu se multiplient; tous, d'ailleurs, dirigés contre la mairie; les portes en sont enfoncées; les recherches homicides de la foule restent infructueuses.

Pendant ce temps, la retraite se continue par les ponts. M. le commandant Estancelin manque au défilé; c'est lui qui a eu raison ! Et comme cette disparition véritablement conservatrice donne une haute idée du prix élevé qu'attache à sa belle existence l'intendant de la famille d'Orléans !

Une nouvelle terrifiante se répand; la liste des 6,500 mobilisés de 21 à 40 ans, mariés ou veufs sans enfants, a été remise à l'ennemi; nous devons tous être déclarés prisonniers sur parole.

Qui sait ? l'infamie ne connaît pas de colonnes d'Hercule, et ces messieurs ont bien pu, dans leurs angoisses de conservateurs, aller jusque-là, pour peu qu'on l'eût exigé.

Cette menace me terrifie. Ma femme enceinte est sur le point d'accoucher; mes deux petites filles pleurent à l'annonce du départ. Qu'importe ? je partirai; j'abandonnerai tout, maison, position; j'irai loin, au hasard, tout droit devant moi, pour échapper à cette affreuse nécessité de ne plus pouvoir défendre mon pays.

Un loueur de voitures, plus brave que les autres, consent à m'emmener; deux ou trois paquets de hardes sont faits à la hâte; on prend ce qu'on a d'espèces sonnantes, bien peu hélas ! et l'on quitte Rouen. Il est onze heures et demie du matin. Le temps est beau, bien clair et bien sec; les troupes opèrent leur retraite conjuguées, enfin, nous aussi, et à la première personne du pluriel de l'indicatif, le fameux verbe : se replier.

Je m'abstiendrai soigneusement d'indiquer la route suivie; assez d'espions sillonneront le pays d'où je vous écris, et dont vous supprimerez le nom.

Quelle armée nous avions pour défendre Rouen, mon cher ami ! Et quel sourire ironique doit avoir fleuri les lèvres du général prussien, quand il a vu s'approcher humblement et l'oreille basse, les chefs de la première municipalité normande.

On m'affirme que l'entrée des Allemands s'est effectuée lundi, à deux heures; ils auraient envoyé 250 uhlands en éclaireurs; tous leurs forces en ville ne s'élevaient qu'à quatre mille hommes.

Il est plus que probable que la classe ouvrière — la canaille de M. Vauquier du Traversain — ne s'est pas laissé désarmer.

AMIENS

Le Journal du Havre publie la relation suivante sur la mort du commandant de la citadelle d'Amiens :

Je remplis aujourd'hui un devoir sacré en retraçant en quelques lignes les derniers jours du brave commandant Vogel, qui a été tué sur le rempart d'Amiens. Témoin oculaire des faits que je rapporte, je suis heureux d'avoir à opposer, à tant de défactions honteuses, l'exemple de l'intrépidité capitaine qui disait à tous qu'il résisterait à outrance

et ferait sauter la citadelle plutôt que de signer une capitulation déshonorante.

Depuis longtemps déjà, on s'attendait à une attaque des Prussiens du côté d'Amiens. Ils occupaient Beauvais, Breteuil, Mondidier; ils envoyaient tous les jours à Amiens des espions qui les informaient de tout ce qui s'y disait; ils n'ignoraient donc pas qu'on avait élevé des lignes de défense du côté de Paris et qu'on y avait placé des pièces de siège. Néanmoins, ils furent les premiers à prendre l'offensive et à livrer combat le 27 novembre, à midi, en avant d'Amiens, sur une ligne de bataille dont le centre français était à Boves, la droite à Dury et la gauche à Villers-Bretonneux. Engagés sur une ligne d'une trop grande étendue, nos troupes soutinrent longtemps avec intrépidité le feu de l'ennemi, mais les batteries prussiennes, bien plus nombreuses que les nôtres, firent plier les bataillons de mobiles qui étaient en ligne et permirent à l'ennemi d'occuper fortement les hauteurs de Boves, position centrale à l'intersection de trois routes, regardée comme la clef d'Amiens du côté sud.

A Villers-Bretonneux, le 43e de ligne combattit tout le jour, mais dut se replier à la nuit, devant l'arrivée de nouveaux renforts prussiens. A Dury, nos troupes conservèrent leurs positions, et ce ne fut qu'au matin qu'elles reçurent l'ordre de battre en retraite. Un bataillon d'infanterie de marine et le bataillon du 2e chasseurs avaient fait, sur ce point, des pertes considérables, luttant avec énergie, ainsi qu'une batterie d'artillerie, dirigée par une compagnie de marins de débarquement, excellents soldats, qui se sont fait tuer sur leurs pièces.

Il y avait en ligne, dans le combat 20,000 hommes de part et d'autre; la mobile composait en grande partie notre effectif. Nous avons eu 1,500 hommes tués ou blessés; les pertes de l'ennemi sont du double des nôtres. Après cette lutte de tout le jour, que la nuit força d'interrompre, les généraux ordonnèrent la retraite de l'armée, et les troupes traversèrent Amiens le lendemain, entre six et sept heures du matin, passèrent sous les glacis de la citadelle, et se dirigèrent en toute hâte vers Doullens.

Le commandant Vogel se trouva ainsi bloqué dans la citadelle, sans espoir d'être secouru, par les troupes prussiennes qui vinrent à huit heures, lui faire une première sommation.

L'effectif de la garnison, que les journaux de Rouen ont porté à 10,000 hommes, ne se composait, en réalité, que de 325 mobiles, y compris les malades de l'ambulance. Ils formaient deux compagnies détachées des mobiles du Nord, et 130 artilleurs mobiles de la Somme.

Le conseil de défense, composé du commandant Vogel, du chef d'escadron d'artillerie Woïrhaye, du capitaine de génie Saubinet et du capitaine commandant les deux compagnies Saint-Loup, décida à l'unanimité qu'on résisterait avec énergie et fit la même réponse à une seconde sommation faite dans la journée.

Le commandant passa tout le jour aux préparatifs de résistance, veillant à la distribution des armes, des cartouches et des boîtes à mitraille, au service de la manutention, doublant les postes en prévision d'une attaque de nuit.

Il signa ensuite, pour être lue aux troupes, la proclamation suivante :

« Soldats,
Après la reddition d'Amiens, ville ouverte et sans défense, le devoir de la garnison de la citadelle est d'opposer à l'ennemi une courageuse résistance. C'est pourquoi j'ai répondu à la sommation qui m'a été faite que je suis résolu à défendre la citadelle qui m'a été confiée, avec toute l'énergie dont je suis capable. »

« Soldats, je compte sur vous, comme vous devez compter sur moi; c'est à vous d'opposer bientôt aux attaques extérieures la résolution dont je vous sais animés. Inspirez-vous du sentiment de votre devoir et vous me verrez prêt à vous soutenir dans le poste périlleux que nous avons à défendre. »

« Soyez sans crainte pour l'avenir; nous avons en abondance des munitions et des vivres, et plus notre résistance sera longue, plus elle sera admirée par le pays. »

« Je maintiendrai avec fermeté la discipline sans laquelle nous ne pouvons rien et soyez bien sûrs que je ne déciderai rien de contraire aux lois de l'honneur et de la dignité militaires. »

« Vive la France !
Le commandant de la place,
Signé : Vogel. »

« Citadelle d'Amiens, 28 novembre 1870. »
Le 30, à onze heures et demie, on introduisit en parlementaire le chef d'escadron Buinke, chargé par le général de division de Goeben de faire une dernière sommation, et notifiant que, en cas de refus, il allait donner l'ordre de commencer le feu dans un quart d'heure.

Le commandant répondit qu'il était prêt à soutenir l'attaque. Les troupes furent aussitôt envoyées sur le rempart à leur poste de combat, et la fusillade s'engagea à l'heure dite. Les Prussiens s'étaient embusqués dans les maisons placées de chaque côté du pont, à l'entrée de la rue Saint-Louis; ils étendaient leurs lignes jusqu'au pont du Jardin-des-Plantes d'un côté, et de l'autre jusqu'à l'église Saint-Pierre, dont plusieurs soldats occupaient le clocher, faisant un feu plongeant et bien nourri sur le bastion Saint-Pol, complètement découvert devant leurs attaques. Leur artillerie n'était pas encore arrivée, et ce ne fut que le soir, vers dix heures, que nos sentinelles signalèrent le passage de leurs pièces qui allèrent se placer en batterie, au nombre de 72, au nord du fort, pour bombarder la ville, plus encore que la citadelle.

L'artillerie de la citadelle ne comptait en batterie que vingt pièces à âme lisse, et comme l'attaque ennemie n'avait lieu que du côté de la ville, les artilleurs ne purent faire usage que des huit pièces placées dans les batteries Saint-Pol et de Chaulnes, criblant de mitraille les habitations occupées par l'ennemi. Les pertes éprouvées par les

assiégés durent être considérables, surtout du côté du Jardin-des-Plantes, où avaient été pratiqués des créneaux dans des murs en pisé qui cédaient facilement aux projectiles lancés du fort. Un poste prussien qui s'était logé dans la cabane de bois de l'octroi, fut abîmé; on croit pouvoir évaluer à trois cents hommes les pertes de l'ennemi; un de leurs officiers, tué, fut enterré le lendemain dans le Jardin-des-Plantes.

Le feu dura sans relâche, depuis une demi-heure; les boulets lancés sur le clocher Saint-Pierre, en avait débusqué l'ennemi; déjà un artilleur venait d'être tué en pointant sa pièce, un autre blessé, quand le commandant de la citadelle, qui se multipliait, allant de l'un à l'autre, encourageant les défenseurs par sa présence et les animant de son énergie, s'avança vers l'embarcadere d'un canon, au milieu du bastion Saint-Pol, pour jurer de la direction des coups partant du pont de l'Octroi.

On le vit aussitôt s'affaisser; il venait d'être frappé mortellement par une balle, entrée dans le ventre au-dessous de l'estomac et sortie par le rein droit en déchirant l'artère et l'intestin. Il fut transporté immédiatement à l'ambulance par les infirmiers et accompagné par l'aumônier, qui l'avait suivi sur le rempart. A cette nouvelle, la consternation fut générale; chacun voulait voir, avant qu'il expirât, le brave commandant qui savait se faire aimer par ses soldats. Les prisonniers prussiens, eux-mêmes, au nombre de vingt, et qu'on avait pas eu le temps d'évacuer, vinrent verser des larmes sympathiques au chevet du mourant, disant qu'il avait toujours été bon pour eux et plein de sollicitude pour leurs besoins, et qu'ils ne l'oublieraient pas. Toute la journée s'écoula pour le commandant en cruelles souffrances qu'il supporta avec résignation, conservant toute sa lucidité d'esprit et faisant ses dernières recommandations pour sa femme et ses enfants. A six heures, il rendit son dernier soupir sans avoir eu la douleur de voir le drapeau prussien, arboré sous les murs de la chère citadelle.

Le lendemain, la capitulation était signée et le corps du commandant Vogel fut transféré à la chapelle de l'Hôtel-Dieu, convertie en chapelle ardente. Son corps resta exposé toute la journée et une foule innombrable vint se presser émue auprès de la dépouille mortelle.

Le général prussien, auquel on avait fait part du désir de ses compagnons d'armes de l'enterrer dans le bastion où il reçut la mort, accueillit convenablement leur demande et se montra prêt à rendre à Vogel tous les honneurs militaires dus à son rang. Le général Manteuffel vint lui-même, la tête découverte, visiter le corps du défenseur de la citadelle.

A dix heures eut lieu la cérémonie funèbre, au milieu du concours de toute la population amiénoise. L'évêque, monseigneur Boudin, tenu à honneur d'officier en cette solennelle circonstance, dans l'église Saint-Louis, trop petite pour contenir une si nombreuse assistance. Tous les officiers français de la citadelle étaient là ainsi que le maire d'Amiens, les adjoints, les conseillers municipaux et les représentants des diverses administrations civiles.

Le général de division prussien assista, jusqu'au bout, à la cérémonie, suivi d'un nombreux état-major. La haie était formée par nos infirmiers et par un bataillon d'infanterie prussienne; tambours volés et musique en tête.

Cette longue file de personnes de toute condition, précédée par l'évêque d'Amiens et un nombreux clergé, franchit les portes de la citadelle et se dirigea vers le bastion Saint-Pol, au milieu duquel doit s'élever le monument destiné à rappeler la mort héroïque de Vogel aux générations futures. — Tondut, médecin-major.

ROME

L'Italie a reçu de Rome, le 9 décembre, le récit suivant d'une échappée qui a eu lieu le même jour dans cette ville et dont il a déjà été question au Parlement de Florence.

« La journée d'hier ne devait pas se terminer aussi tranquillement qu'elle avait commencé. Ainsi que je vous le disais dans ma lettre d'hier, rien d'extraordinaire ne s'est passé dans la matinée, ni à Saint-Pierre, ni au Vatican. J'étais allé moi-même de ce côté, à une heure avancée, pour prendre des informations de visu. »

« A quatre heures et demie de l'après-midi, un certain nombre d'individus, qui s'étaient réunis dans Saint-Pierre, quittèrent l'église par groupes et en affectant un air de provocation. Ils appartenaient, pour la plupart, à l'ancienne garde dissoute, que le peuple romain désigne sous le nom de *cacciatori*; on remarquait parmi eux plusieurs ex-officiers supérieurs de l'ancienne armée pontificale, connus pour leur dévouement au Saint-Père et pour leur haine implacable contre les libéraux. »

« Ces groupes, sortant par la porte extérieure de la façade de Saint-Pierre, se sont mis à crier : Vive le Pape-Roi ! excitant ainsi la curiosité de la foule rassemblée sur la place, dans l'attente de quelque manifestation de ce genre. Plusieurs habitants de la cité Léonine répondirent par les cris de : Vive l'Italie ! Vive Victor-Emmanuel ! »

« Il s'ensuivit une mêlée dans laquelle les parapluies et les bâtons jouèrent d'abord le principal rôle; mais des coups de revolver augmentèrent bientôt la confusion. Quelques personnes prétendent que c'étaient des coups de remington, tirés du Vatican même; d'autres affirment, au contraire, que c'est la sentinelle italienne qui monte la garde au portique droit de la place qui a déchargé son arme. Ces deux hypothèses paraissent également erronées. Les coups de feu ont plutôt été tirés par des *cacciatori*, qui, durant la mêlée, sortirent du Vatican pour aider leurs partisans. »

« Du reste, l'intervention des gardes de la

sûreté publique, des carabiniers et d'un officier de la questure suffit pour arrêter ce commencement de tumulte qui ne dura pas plus de cinq minutes. On a opéré plusieurs arrestations, entre autres celles de quelques étrangers suspects d'être d'anciens zouaves échappés à la capitulation du 21 septembre; il en reste un certain nombre à Rome. »

« Deux individus sont blessés par les coups de feu, un autre par un bâton; mais personne ne l'est grièvement. Les soldats de la garnison qui étaient en petit nombre, n'ont pas fait usage de leurs armes. »

« Une partie des manifestants s'est réfugiée promptement dans le Vatican, dont les portes se sont fermées devant nos agents, de sorte que les coupables n'ont pu être arrêtés. »

Nous avons parlé avant-hier d'un heureux et hardi coup de main des francs-tireurs du Nord qui a coûté à l'ennemi environ 300,000 francs. Certaines personnes confondent cette affaire avec celle de la malle prussienne capturée par mégarde sur le territoire belge, et qui a été restituée à l'autorité allemande. C'est à tort. Le courrier est arrivé sain et sauf à Mézières, ramené par nos concitoyens les francs-tireurs du Nord. Celui qui commandait cette expédition est un lillois, M. Emile Boyer, lieutenant aux francs-tireurs. Un autre jeune volontaire lillois, M. A. Biancki, faisait, nous assure-t-on, partie du détachement en question.

On nous communique la lettre de M. Boyer relative à cette affaire. La voici :

A mon frère,
Je profite d'un moment de repos pour te donner de mes nouvelles.

Hier mardi, j'ai reçu le baptême du feu; à la suite d'une attaque très-vive nous sommes emparés de la poste, contenant environ 300,000 fr. et plus de 300 kilog. de dépêches.

Pendant plus de 40 minutes nous dûmes résister à l'ennemi qui nous riposta avec un feu bien nourri. Nous avons perdu deux hommes tués et un blessé. Je suis très fatigué de la journée. Tout à toi.

Signé : Emile BOYER,
Lieutenant aux francs-tireurs du Nord.
P. S. — A l'instant même je reçois l'ordre de partir pour une mission fort grave. Adieu donc et à la grâce de Dieu.
(ECHO DU NORD.)

Voici ce que le correspondant du Times dit de la conduite des frères de la doctrine chrétienne sur les champs de bataille de la malheureuse France :

« Quant aux Frères de la doctrine chrétienne, ils semblent vraiment le corps d'élite — la *vieille garde* (*old guard*) des infirmiers : leur activité est prodigieuse (*prodigious*). On les reconnaît bien à leur grand chapeau rond, à leur rabat blanc, leur langue robe noire, courant sur tous les points du champ de bataille, assistant les mourants, emportant les blessés, en un mot, accomplissant l'œuvre dont ils se sont chargés, comme les plus braves et les plus dévoués des hommes. »

« J'en ai vu un qui avait ramassé un obus et comme un soldat lui criait de prendre garde, parce que cet obus venait justement de tomber et pouvait éclater, le frère, au lieu de le jeter au plus vite, ce que neuf civils sur dix n'auraient pas manqué de faire, eut la présence d'esprit de le poser doucement à terre, avec autant de sang-froid que s'il se fût agi d'un œuf; et, se tournant vers nous qui faisons au projectile une mine assez piteuse (n'étant pas sans doute aussi préparés que le bon religieux à être mis en morceaux), il nous dit tranquillement qu'il est très-dangereux de laisser tomber ça trop lourdement, parce qu'il y aurait alors explosion. »

INFORMATIONS ET NOUVELLES

On écrit de Versailles au Standard, le 7 décembre :

« Les pertes des Allemands dépassent tout ce que l'on avait imaginé. Les Wurtembergeois ont été véritablement décimés. Au commencement de la semaine passée, ils étaient 14,000; le 29 novembre et le 2 décembre ils ont perdu 1,900 hommes. La pluie de feu envoyée de Rosny, de Noisy, de Nogent, de Charenton et de la Faisanderie dans Villers est citée comme ayant été vraiment infernale. Les Allemands disent que le feu des Français, pendant ces deux journées meurtrières, n'a jamais été égal. »

« Le total des pertes des Saxons et des Wurtembergeois (2^e et 6^e corps) s'élève au moins au chiffre de 6,000. Le ministre des affaires étrangères du Wurtemberg pleure la mort de ses deux fils, tués côte à côte, et accompagné de son épouse désolée, il a vu déposer leurs cadavres sur un canapé d'un château désert. »

« Chut ! parlons bas ! disaient, pendant le dîner, des officiers de nombreux régiments; dans la chambre voisine, il y a sept, huit, dix officiers blessés. »

« Quelques-uns des blessés sont restés pendant deux jours et deux nuits sur le champ de bataille glacé, et ils y survivent. Le feu des forts empêchait qu'on les enlevât. »

La Gazette d'Elberfeld rapporte que le comte de Bismarck recevra le titre de duc.

Le Roi voulait le nommer duc de Lorraine ou duc de Strasbourg, mais M. de Bismarck préfère ajouter le titre ducal à son non de famille: il s'appellera duc de Bismarck-Schönhausen.

Le correspondant du Times au quartier général du prince de Saxe relate ainsi le tableau du champ de bataille lors de la dernière sortie de la Marne :

« Dieu ! quel coup d'œil ! Voir les hommes s'avancant sous le canon des forts et tombant à chaque pas; voir les Français et les Saxons au milieu de cet horrible fracas d'artillerie, s'abaissant les uns les autres à coups de fusil; entendre ces hurrahs suivis d'une formidable volée; puis, la fumée dissipée, voir les rangs éclaircis et les survivants marcher sur les corps des morts et des moribonds, c'était horrible ! Mais ce n'était rien encore après du spectacle de ce champ de bataille couvert de cadavres étendus sur la terre gelée, et le soleil éclairant leurs visages contractés et leurs membres raidis, tandis que le canon de Nogent et d'Avron faisait trembler le sol à plusieurs lieues à la ronde. »

« Un des premiers groupes que je vis était composé de 60 soldats français. Quelques Wurtembergeois et quelques Saxons gisaient autour d'eux, mais les Allemands avaient déjà enlevé et enseveli la plupart d'eux. Au centre du groupe il y avait 46 cadavres, tellement serrés qu'il eût été difficile d'en introduire un dans le tas. Les hommes étaient tombés épaule contre épaule comme ils marchaient. La plupart avaient les pieds dirigés du côté de Paris et la tête du côté de Villiers. Hélas ! il était évident que la plupart d'entre eux n'étaient pas morts sur le champ, mais ils avaient survécu pendant plusieurs heures sans qu'un main pût les leur secourir, et cela dans la neige et le givre. »

« Un pauvre diable était étendu le visage contre terre. Deux balles l'avaient frappé dans le dos. Il s'était en partie déshabillé, et il était mort, une main sur chacune de ses blessures. »

« D'autres serraient leurs gourdes, mais n'avaient pu enlever le bouchon, et étaient morts sans pouvoir humecter leurs lèvres dans les tortures de leur agonie. »

« Quelques-uns, dans leurs souffrances, avaient moulu leur visage dans l'argile et avaient retourné vers le ciel, avant de mourir, leur face ensanglantée. »

« Sur quelques visages rayonnait un sourire angélique; on eût dit des figures de cire. D'autres portaient la trace d'une horrible agonie. Leurs muscles étaient contractés; ces malheureux avaient convulsivement retourné les jambes jusqu'à ce que les genoux leur entrassent dans l'estomac, et leurs ongles s'étaient incrustés dans la paume de leurs mains. »

« Derrière ces cadavres il y en avait d'autres, Saxons et Français. J'en ai vu un qui avait une horrible blessure au visage. Il avait retiré ses mains dans ses manches pour les réchauffer, mais sa casquette était tombée et des caillots de sang avaient lassé sa chevelure en nattes épaisses. »

« Tout le plateau entre Villiers et Brie, entre Villiers et Champigny présentait le même coup d'œil, et parmi les cadavres étaient des havre-sacs, des casques, des bajonnettes et des lettres cachetées à l'adresse de parents et d'amis en France et en Allemagne. »

Une Page de Beaumarchais

On me dit qu'il s'est établi dans Madrid — ou dans Poitiers — un système de dénonciations qui s'étend même à celles de la presse, et que, pourvu qu'on n'appartienne ni à l'autorité, ni au culte, ni à la politique, ni aux gens en place, ni aux corps militaires, ni à personne qui tienne ou qui ait tenu à quelque chose, on peut agir, prier, commander les soldats, travailler à la défense du pays, librement, sous l'inspection de deux ou trois petits censeurs. Mais n'allez pas, bonnes gens, parcourir malgré votre âge, à travers mille fatigues, tous les pays d'Europe pour éveiller des sympathies en faveur de vos concitoyens, ne prenez pas, malade et glorieusement blessé, un commandement plein de périls où vous chercherez à garder le pas d'un vieil agitateur étranger, n'acceptez de quiconque ou pour quoi que ce soit une mission périlleuse, car vous verrez s'élever contre vous mille pauvres diables à la feuille; on vous bafouera, on vous injurierait, vous dénoncerait; ne faites donc point les choses auxquelles vous êtes propre; quand une place est à remplir, s'il faut un général de division, c'est un journaliste qui l'obtient.

O Siècle! Siècle! créature faible et mobile; nul animal créé ne peut manquer à son instinct; le tien est-il donc d'oublier? Ne te souvient-il plus, au temps où tu soutenais les splendides du Palais-Royal, de ces repas fastueux dont tu prenais la part, de ces paratelles exquises qu'envoyait Hayane au faucon du prince, et de ces trois dont le maître honorait ta douteuse fidélité, mettant encore, sous la serviette de ton plus spirituel rédacteur, invité aux Tuileries, une étoile de l'honneur en diamants! As-tu donc oublié ces grâces, ces faveurs, ces gentillesse impériales, toi qui reproches aujourd'hui, et leur naissance aux uns et leur place aux autres, et son courage à celui-ci et à celui-là son amour du pays, et tout à tous.

Ah! monsieur mon confrère, parce que vous êtes grand républicain, vous vous croyez un grand génie. Amitié des préfets, titre de journal officiel, un rang, des places, tout cela rend fier. Qu'avez-